

G.H. DAVID

ÂMES CAPTIVES

Les messagers



© G.H. David, 2018
© Éditions Plumes du Web, 2018
82700 Montech
www.plumesduweb.com

ISBN : 979-10-97232-207

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Playlist

Agnes Obel, from « Aventime » :

— Under Giant Trees

— September song

Agnes Obel, from « Philharmonics » :

— Wallflower

Frédéric Chopin – Nocturne op.9 numéro 1 en si bémol mineur

Alexandre Desplats – Edward leaves (New moon score)

Arthur Gibbs and his gang – Charleston (1923)

Stephan Eicher – Déjeuner en paix

The Rankin Family – An Innis Aigh (The happy isle)

Giuseppe Verdi – La force du destin – Overture

Léo Ferré – Le chant des partisans

Samuel Barber – Adagio for strings

Ennio Morricone – Il était une fois dans l'Ouest – Jill, thème final

Lucia – Silence

Hans Zimmer – Aurora
ACWL – E- Mortelle
Ludwig van Beethoven – Concerto pour piano et
orchestre numéro 5 op. 73 – l'Empereur
Wolfgang Amadeus Mozart – Concerto pour piano
numéro 23, adagio

Envie de plonger dans l'ambiance du livre ?

Écoutez cette playlist
directement sur votre site de streaming musical favori !



goo.gl/sTSVSN



goo.gl/RJZXAZ

*Scannez le QR Code choisi
ou rendez-vous sur l'adresse internet inscrite en dessous !*



Préface

Paris, le 24 avril 2017

Tout a commencé, parce que tout commence un jour, par un coup de foudre. Un coup de foudre littéraire envers une auteure qui m'était inconnue et dont je découvrais les premiers écrits. Une personne qui allait éveiller ma curiosité et m'ouvrir les portes de son royaume imaginaire avec bienveillance.

En quête d'une histoire originale à me mettre sous la dent, je piochai dans les fictions mises à ma disposition. Malgré la qualité de certaines, je n'arrivais pas à lire plus d'un ou deux chapitres. Je désespérai de trouver un texte qui saurait me transporter dans un univers qui me ressemblait, un univers dans lequel je pourrais reconnaître les mots et m'acclimater sans aucune difficulté.

Et puis, je suis tombé sur « Âmes captives » qui ne portaient pas encore ce nom, celui-là même que vous tenez entre vos mains. En l'espace de quelques mots, quelques

lignes, l'auteur m'a propulsé dans un monde atypique dont je ne pouvais pas sortir indemne. Captivé par la prestance des personnages et la précision des détails historiques, je devenais un spectateur impliqué dans le déroulement de l'histoire. Sans fournir de date ni de lieu, simplement par des descriptions, Geny réussit à me projeter au bon endroit et à la bonne période. Avec l'avidité du lecteur insatiable, je me nourrissais des chapitres mis à disposition sans que je puisse y trouver une faille, happé par le rythme imposé et hypnotisé par son héroïne, Sacha.

Le piège s'était refermé sur moi. Je devais absolument connaître la suite, me repaître de ses mots jusqu'à plus soif. Le temps de reprendre mes esprits, je griffonnai quelques mots maladroits pour faire part de mon enthousiasme à son auteure, et la suppliai de me soumettre la suite de sa fiction. J'avais faim et je trépignai d'impatience. La réponse de Geny ne tarda pas et sa missive m'envahit de joie.

C'est avec honneur et plein d'humilité que je reçus les chapitres suivants en « avant-première » avec pour mission de dénicher les rares incohérences. En sus d'avoir la primauté de me délecter de ses aventures, je me retrouvai plongé au cœur de l'enquête de Sacha. Je pouvais lire, donner des pistes et vivre au plus près la création de cette fiction. Le chemin parcouru depuis par Geny est immense. Son talent s'est éveillé au fur et à mesure que les personnages s'émançaient. Et moi, dans l'ombre de sa plume, je me régalaient de les voir s'épanouir.

Prenez soin de Sacha et laissez-vous submerger par son histoire.

F.D

L'odeur de la poudre



Je monte les escaliers à la hâte, l'angoisse chevillée au corps. Je dois lever ma robe pour qu'elle ne se prenne pas dans mes pieds : elle est beaucoup trop longue, j'aurais dû en parler à la couturière et la faire reprendre. En passant près de la fenêtre, une déflagration sourde me fait sursauter, tandis qu'une lumière chaude illumine l'horizon. Je secoue la tête et murmure à voix basse :

— N'en finira-t-on jamais ?

Je reprends mon ascension. Dans les mansardes sont regroupées trois pièces où nous avons prévu d'aménager la chambre des enfants. Arrivée sur le palier, je joins mes mains en réprimant les sanglots qui envahissent ma gorge. Son nom s'échappe de mes lèvres :

— Adolphe... Où es-tu ?

Voilà deux jours que mon député de mari n'est pas rentré. Quarante-huit longues heures à écouter la rumeur des combats dans la peur. Lui, défend son pays, résistant de toute son âme pour que nous restions debout malgré la cuisante défaite de Saint Privat.

Moi, je reste seule avec mes domestiques et mon fils dans la tourmente. Aujourd'hui, j'ai passé deux heures à m'exercer au tir. Amandine la gouvernante trouve que ce n'est pas convenable pour une femme de ma condition, mais je m'en moque. Je suis poussée par l'instinct de survie, je veux pouvoir me défendre si les Prussiens m'acculent.

Je déglutis et avance dans la pénombre de la chambre puis ravale mon chagrin en sentant la bouffée d'amour et de tendresse qui m'envahit.

— Maman ! Pouvez-vous me raconter une histoire ?

Une détonation sourde retentit et mes épaules tressaillent. Ma voix tremblerait, je ne serai pas assez forte.

— Pas ce soir mon chéri, il est tard.

Nicolas s'enfonce sous les couvertures et cache son petit museau rose derrière le drap blanc. Je caresse les épais cheveux raides et bruns, ceux de son père.

Il est beau mon fils et je l'aime autant que j'aime mon mari. De ce grand amour pur et inébranlable qui déplace les montagnes... et résiste aux armées.

Je l'embrasse et respire à pleins poumons son odeur délicieuse à tel point que mes côtes craquent dans mon corset, heureusement que la mode les fait plus courts qu'il y a une dizaine d'années seulement. Puis je m'arrache à regret de son corps chaud.

En refermant la porte, le désespoir m'assomme. Je m'effondre dos au mur, puis tente de m'appuyer en tendant le bras, et ma main rencontre la surface froide de la peinture toute neuve. Cette odeur qui monte alentour depuis ces dernières heures me donne la nausée.

Entre deux sanglots je parviens à peine à reprendre ma respiration et je laisse, impuissante, les larmes glisser sur mes joues. Je pleure à présent en gémissant, alors Amandine se précipite dans les escaliers pour me soutenir. Ses bras se glissent précautionneusement autour de moi :

— Allons, madame, il faut être forte, il va revenir.

Mais ses paroles sont sans effet, je ne veux pas que mon enfant grandisse sans son père, je ne veux pas vivre sans lui, la vie me serait insupportable, son départ est déjà si douloureux. Ma gouvernante me redresse, maternelle :

— Allez, allez, relevez-vous, pour le petit ! Il ne doit pas vous savoir dans cet état !

J'essaie de me reprendre et ma respiration se fait peu à peu plus régulière. Dans l'obscurité du corridor que rompent par intermittence les lueurs des combats au loin, la flamme de la bougie vacille. Le feu n'a jamais tant fait rage et je

crains plus que jamais que la guerre ne nous engloutisse tous. Amandine me soutient dans les marches tandis que je reprends des forces. Je la regarde, reconnaissante :

— Prenez congé, il est temps. Je vais lire au salon quelques instants jusqu'à ce que la fatigue me gagne.

Elle sourit faiblement, elle sait que je ne lis plus : je l'attends. Puis une grande explosion me surprend, qui fait trembler les vitres dont les pointes ont pris du jeu, donnant des signes de faiblesse :

— *Adolphe !*

Je crie son prénom. Mais ce n'est pas lui, ce n'est personne.

Juste le silence de la crainte et l'odeur de la poudre.

Le parfum du manque



Je regarde dans le vide, assise sur le bord de mon canapé. Je souris quand, en passant la main sur ma joue, je me rends compte que le tissu a laissé son empreinte.

Ce rêve-là est encore plus éprouvant que les autres. Il a commencé il y a dix ans maintenant et se répète fréquemment avec un nombre toujours plus important de précisions.

C'est une des toutes premières « communications » dont j'ai fait l'expérience. J'avais alors acheté une petite croix sertie de pierres dans une brocante. L'objet m'avait captivée et je l'avais porté, mais la dentelle d'argent était tellement légère, que j'avais oublié le pendentif à mon cou. Cette nuit-là, mon rêve avait été si surprenant et si intense que j'en avais parlé à ma mère. Les détails étaient trop saisissants pour qu'il s'agisse d'un songe ordinaire.

Elle m'avait expliqué que le déclencheur pouvait être une odeur, un lieu ou un objet. Chez moi ce sont les bijoux, chez ma sœur ce sont les meubles. Pour elle, les choses ont commencé lors d'un séjour dans une chambre d'hôtes où elle a passé la nuit à combattre des esprits démoniaques.

On a fini par apprendre que l'ancienne propriétaire du lit faisait du spiritisme. Cynthia avait été profondément marquée par cet épisode et j'avais essayé de dédramatiser en lui suggérant de ne plus dormir que dans de la literie neuve ou ayant appartenu à des amateurs de BDSM, histoire de pimenter ses visions nocturnes.

Mais si les images partent, je ne sais bien que les sensations restent. Seule dans mon salon, le petit garçon que je borde depuis si longtemps me manque. Je ressens l'inquiétude et l'amour de sa mère que j'incarne sans répit. J'ai même enlacé son mari, mais il m'a fallu plusieurs années pour découvrir son prénom. Celui du petit garçon en

revanche, je l'ai appris tout de suite.

Mon esprit ne pénètre pas le corps des défunts, l'incarnation est rare : ce qui rend cette mission répétitive plus douloureuse encore. Mes sens entrent en éveil brutalement et je suis submergée de sentiments : je n'ai pas de petit ami, pas d'enfant, puis en quelques heures me voilà épouse et mère. C'est poignant et bouleversant.

Une nuit, Adolphe m'a tenue dans ses bras en me rassurant, murmurant que le danger n'existait pas et que mes appréhensions étaient le fruit de mon esprit soucieux. Sa voix était si douce et ses bras fermes, je pouvais même percevoir un courant d'air dans la pièce et le parfum qui exhalait de sa chemise. J'ai fermé les yeux en priant pour qu'il ne me laisse pas.

Lorsque je les ai rouverts, sur les murs de la pièce se sont peu à peu formées des ombres inquiétantes, et mes mains se sont crispées sur son bras. Il est grand et fort, j'ai longtemps cru qu'il était militaire avant d'apprendre qu'il était homme politique. Puis il a disparu et je l'ai cherché, frappant aux portes de l'immense manoir qu'ils habitent, trouvant des salles vides et blafardes.

Dans ce contact avec l'au-delà, il y a toujours un moment crucial, une étape que je ne parviens pas à franchir pour avancer comme je le fais d'habitude. Une terreur indescriptible me fige avant qu'un son me ramène à moi. C'est un choc sourd et fort dont je ne parviens pas à identifier l'origine, l'ai-je rêvé ou pas ? Nul ne peut le dire.

Je me suis interdit de porter le bijou, mais les visions sont revenues, je sais donc à présent que je n'ai pas d'autre choix que de découvrir où elles m'emmènent pour transmettre le message et mettre un terme à ce supplice de tantale où l'on me sépare sans pitié de mon fils et où sans cesse l'homme

que j'aime disparaît.

Je me lève encore ensuquée et fatiguée par ce sommeil qui n'en est pas vraiment un. Je me dirige vers la salle de bain pour prendre ma douche et me donner meilleure mine. Une fois présentable et habillée, j'avale un rapide petit-déjeuner et je descends à la boutique.

Ma mère a ouvert ce magasin d'antiquités il y a un peu plus d'une vingtaine d'années maintenant et mes études m'ont conduite à le reprendre. Cynthia, elle, est négligemment installée sur un fauteuil. Avec ses cheveux blonds relevés sur la nuque et ses grands yeux sombres, on ne peut pas être plus différentes : ne pas avoir le même père ça compte. Elle lit de façon désinvolte « Souvenirs d'une rose », un roman qui fait sensation et relate de façon très suggestive une relation sulfureuse, dont la nature attise sans cesse de nouveaux débats. On dit même d'Oriane qu'elle est la nouvelle Virginia C. Andrews. Je râle après sa posture :

— Ta jambe sur l'accoudoir bordel ! Un fauteuil « à la reine » du 17^e quand même !

Elle me tire la langue sans lever les yeux de son livre :

— Si Marie-Antoinette avait pu, elle l'aurait fait.

— Une femme de bonne condition adopte des manières convenables.

Elle pouffe ostensiblement et je soupire. À ma connaissance, Cynthia n'a pas connu d'incarnation, les sensations lui sont refusées. En revanche, j'ai porté des corsets à plusieurs reprises. J'en garde le souvenir d'une contracture douloureuse et de pincements intercostaux dont je ne suis pas parvenue à m'affranchir de toute une journée. J'embrasse ma petite sœur sur le haut du crâne :

— Tu n'as pas cours aujourd'hui ?

— Si, Damien passe me prendre dans vingt minutes.

Ah ! Le beau Damien Cros. Voix rauque, démarche féline, regard de velours. Forcément. Je glousse d'un air entendu et me fais remettre à ma place :

— Tu devrais te trouver quelqu'un toi aussi, non ? Putain Sacha tu crains, je crois que tu n'as pas mis un homme dans ton lit depuis... jamais ?

— Faux. J'ai eu une aventure fort distrayante avec Julien Prat.

Elle rit comme si elle voulait se retenir, sauf qu'elle ne le fait pas.

— Quoi ?

— Ouais, ça fait un bail depuis le fils Prat, non ?

— Qui te dit que je fais abstinence ?

— Si ce n'était pas le cas, tu me le dirais, je pense... ricane-t-elle.

Elle marque un silence lourd de sous-entendus, je souffle :

— Reprends ta lecture toi ! Même si je ne suis pas sûre que cette œuvre soit au programme de ta licence de lettres modernes.

Détourner l'attention de Cynthia de ses objectifs initiaux n'est pas une mince affaire. Ce serait bien mal la connaître. Elle poursuit en m'invectivant d'un signe du menton.

— Maman sait ?

Ma respiration s'accélère et je crispe mes doigts sur une facture. Je me retourne plus vivement que je n'aurais voulu.

— Non, mais ça n'a pas d'importance.

— Tu t'isoles depuis que tes visions sont plus rapprochées, n'est-ce pas ?

Évitant soigneusement son regard, je me garde bien de répondre. Elle pose avec précaution le livre sur une table basse et s'approche de moi.

— Il ne faut pas faire ce que tu fais, t'attacher aux esprits

c'est toxique : tu deviendras folle comme la tante Julie.

Mes épaules se voûtent et je me mords la lèvre. Bien sûr qu'elle a raison. Mais chaque fois que j'endosse la personnalité d'Athénaïs, il me faut des semaines pour m'en remettre. Surtout depuis cette nuit où les choses sont allées plus loin avec Adolphe. Je déglutis à grand-peine, personne ne le sait, pas même Cynthia. L'expérience était si intense, elle l'aimait tant, son mari. *Ils s'aimaient tant*. Depuis, je refuse de me l'avouer, mais je prie pour que l'occasion d'une nuit avec lui se présente à nouveau.

Je prends ma sœur dans mes bras.

— Je vais boucler la mission, tu as raison. Ne t'en fais pas tout ira bien.

Je projette donc d'aller chercher la croix et de la remettre dans les jours qui viennent, afin de provoquer l'immersion plutôt que de l'attendre. J'ai juste besoin d'un peu de temps pour me reprendre. Si seulement les rêves n'étaient pas devenus si réels et violents, je n'aurais pas peur de ce que je pourrais découvrir.

Ou pire.

De ne plus jamais revoir Athénaïs et sa famille.

L'âpreté du défi



Après le déjeuner, une cliente me retient à la boutique, et c'est tardivement que je me présente aux enchères organisées par l'hôtel des ventes Faustaing-Laurandais alors qu'il s'agit d'une vente dédiée aux bijoux et objets d'art. C'est ma spécialité et je suis à la ramasse ! D'une manière générale, j'ai l'immense défaut d'arriver pratiquement toujours en retard. J'ai tenté de combattre cette mauvaise habitude, mais rien n'y fait. Je salue le vigile et ouvre grand les yeux en découvrant l'image qui s'affiche au rétroprojecteur, une jolie bague « tank » dont le diamant central est de couleur jaune. Je n'ai pas le temps de réfléchir, le marteau va s'abattre et dans ma tête s'impose l'évidence des cotations. J'ai toujours été forte à ce jeu-là. La voix de Jérôme Faustaing éclate :

— Plus personne ? J'adjuge à 180 ?

Le bijou n'a manifestement pas de succès, on est très en dessous de sa cote. Je me manifeste promptement :

— Deux cents !

Faustaing pose ses yeux sur moi, je suis rouge, suante, échevelée. J'ai de surcroît la bonne idée de porter une brassière rouge d'une incroyable discrétion. Il me sourit :

— Deux cents ! Personne ne couvre ?

Je croise intérieurement les doigts en m'asseyant sur un fauteuil en bout de ligne. Sur les premiers rangs, quelques ténors du marché se retournent pour m'adresser un salut discret. Claquement sec :

— Adjudé 200 euros pour mademoiselle Grasset.

Encore essoufflée, je sors mon portefeuille pour en extraire la carte de la société. C'est un avantage quand on est connu que de ne plus être « le foulard jaune », « la marinière bleue », ou mieux « la dame dans l'allée ». Cette dernière désignation étant la moins confortable pour le clerk qui recueille les paiements et doit se retourner promptement

pour identifier au plus vite qui s'agite pour récupérer son lot. S'il rate le coche, il devra errer lamentablement entre les fauteuils, son objet à la main, pour retrouver l'acquéreur pendant que les adjudications continuent de s'accumuler. L'un d'eux, Pierre, me salue discrètement en me tendant le terminal pour que je saisisse le code de ma carte bleue :

— Bonjour Sacha ! Tu as fait une entrée remarquée !

Je grimace en souriant.

— Oui et tu sais que je n'aime pas ça, désolée.

Je saisis la chevalière que je range dans une petite trousse et rengaine ma carte tandis qu'il me souffle :

— À tout à l'heure !

Il disparaît, poursuivant sa tâche. Il sait que je ne me suis pas déplacée pour rien et qu'il devra revenir m'encaisser au moins six fois encore. Autour de moi, les confrères me jettent des regards furtifs, tout en suivant les enchères. Les rangées de fauteuils en plastique sont disposées de façon anachronique, au milieu des tableaux accrochés cadre à cadre, des tapis persans et des sculptures de toutes époques.

J'esquisse un sourire et reporte mon attention sur le listing qui compte pas moins de cent cinquante références. Les succès s'accumulent avec quelques très belles affaires, mais un homme au troisième rang se montre plus obstiné que je ne le voudrais et fait monter les enchères sur bon nombre de pièces. Nous en sommes à la fin du catalogue quand notre dernière joute s'engage. Faustaing annonce la pièce :

— Lot 150 : collier négligé en or gris retenant deux pendants sertis de deux brillants pesant chacun 0,25 carat environ entourés de diamants taille huit/huit sur platine pour un poids total de 7,8 grammes. Et pour ce collier, commençons à... 200 euros ?

Je prends :

— Preneur !

— Bien sûr à ce prix-là, c'est donné ! Quelqu'un couvre l'enchère ?

Évidemment je ne suis pas la seule. Celui que je baptise maintenant « l'homme du troisième rang » me suit et je le maudis. Faustaing en revanche se régale, sa commission grimpe :

— 250 !

Je lève la main.

— 300 sur ma droite, couvrez-vous ?

Mon adversaire semble hésiter puis hoche la tête, Faustaing annonce le cours :

— 50 !

Je serre les mâchoires et lève la main :

— 400 !

Je reste calme extérieurement, mais en moi-même je suis tendue comme un arc. Le collier se vendra chez nous c'est sûr, son style est à la mode, mais je dois veiller à préserver une marge confortable.

Ma tête se transforme en ordinateur où se traitent et se croisent les données les plus variées, de l'état du bijou au prix de revente en passant par les cotations du marché et les imprévus d'une restauration. Le temps s'écoule, rien ne se passe, je bous et jure entre mes dents :

— *Allez frappe, frappe !*

Mais l'homme ne veut pas lâcher, la voix qu'amplifie le micro à la tribune ne m'a jamais tant irritée :

— 50 : des regrets ! Mademoiselle ?

— 600.

J'annonce moi-même mon prix. C'est un quitte ou double. Soit mon adversaire se décourage, soit j'ai fait monter

stupidement les enchères. Je crispe mon poing et sans trop attendre, le commissaire-priseur abrège mes souffrances :

— 600, couvrez-vous l'enchère de 600 euros ?

L'homme secoue la tête et je suis soulagée, le marteau tombe :

— Adjudé 600 euros pour mademoiselle Grasset, félicitations !

Mes battements cardiaques ralentissent, j'expire lentement en murmurant :

— Dieu soit loué !

L'enchérisseur qui s'opposait à moi s'est levé, je suis surprise de tressaillir. De trois quarts dos, je perçois à peine son profil, mais il est superbe. Ses cheveux noirs épais sont disciplinés en arrière et coupés court sur une nuque large et masculine. L'harmonie de sa silhouette est parfaite et son maintien remarquable. Sa chemise cintrée blanc ivoire est un classique impeccable qui lui donne un air très distingué. Ma vision pourrait sortir tout droit des années trente.

Je m'arrache à mes pensées pour ranger fébrilement mes lots et perçois au passage le flot du public qui quitte les lieux, ne distinguant du coin de l'œil que leurs bas de pantalons et leurs chaussures.

Je fourrage encore un peu dans mon sac afin de trouver une place à mon porte-monnaie : c'est fou le vaste bazar que contient cet accessoire féminin ! Quand je relève la tête vers la tribune l'inconnu a disparu, je jette un regard dans la salle, personne non plus. Je sens poindre une inhabituelle déception qui m'étonne moi-même puis disparaît aussitôt.

Le murmure des songes



Aussitôt rentrée à la boutique, j'enregistre chaque lot acquis sur mon livre de police¹ : une discipline quotidienne que je m'impose pour éviter que le désordre ne m'envahisse. Perturbée par une présence, je relève les yeux et trouve ma mère postée en face de moi. Elle est gracieuse et discrète comme Janis, notre chatte. Ses cheveux blond doré sont remontés en chignon banane et elle a savamment recourbé les longs cils de ses yeux noirs.

— La chasse a été bonne ?

— Oui, je pense.

Elle saisit les bijoux entre ses doigts et les observe, mais ce n'est pas son truc. Elle soupire profondément, puis repousse une des précieuses pièces devant moi.

— Si on parlait toutes les deux ?

Son approche ne me dit rien qui vaille. Je maugrée mollement en poursuivant ma tâche :

— C'est ce qu'on fait, non ?

Elle retire le stylo de ma main et me fixe intensément. Je prends la parole :

— Tu as parlé avec Cynthia, c'est ça ?

— En ce qui te concerne, je n'ai pas besoin de ta sœur pour me faire du souci.

Je perds patience :

— OK, d'accord, c'est quoi le problème ?

— La différence entre vous. Tu devrais sortir, t'amuser et rechercher un petit ami, pourquoi pas ?

J'éclate de rire :

— Tu as peur que je finisse vieille fille ? Ne t'en fais pas, mon prince viendra !

¹ Le livre de police est un registre légal et obligatoire pour toutes les professions faisant de l'achat-vente ou de la transformation de matières précieuses. Cela s'applique aux bijoutiers, aux antiquaires, aux garagistes de véhicules d'occasion.

En réalité, je ne veux personne dans ma vie. J'ai bien essayé, mais sans y parvenir. J'ai l'impression de trahir Athénaïs et de tromper Adolphe. Le lien qui s'est établi entre ces défunts et moi est si fort, qu'il conditionne mon quotidien et mon avenir proche. Le doigt fin de ma mère parcourt distraitemment le rebord du bureau.

— J'ai une demande. Un homme a déposé ça, cet après-midi.

Elle me tend une petite bague aux lignes géométriques. J'observe le scintillement du diamant central avec étonnement.

— Elle faisait partie du catalogue de la vente à laquelle j'ai assisté tout à l'heure ! Elle venait du même écrin que le négligé, je suppose. Je suis censée dire quelque chose de particulier à quelqu'un ?

— Non. Il a dit qu'elle avait une énergie particulière qui la liait sans doute à sa précédente propriétaire. Il veut en savoir plus.

Je fronce les sourcils :

— Il était comment ce monsieur ?

— Un grand gaillard avec des yeux clairs et des cheveux noirs gominés comme un gangster des années trente.

Tiens donc.

— Il a donné son nom ?

— Aurélien Lefèvre.

Je rappelle à moi le souvenir de cet homme au profil d'empereur romain et à la stature de gladiateur pour le faire coïncider avec son état civil :

— Et il trouve que la bague est chargée ? Comment le sait-il ?

Elle hausse les épaules pour manifester son désintérêt. Après tout, je la comprends, on passe déjà dans le monde des

morts, on ne va pas aussi entrer dans la tête des personnes qui viennent nous trouver ! Je suis messagère, pas psy. Je ne fais que transmettre. Du reste, les gens pensent souvent que nous avons un pouvoir de médiation, mais en fait il n'en est rien. On ne fait que passer de l'autre côté pour établir une connexion. Lorsque le défunt le souhaite, il s'exprime à sa façon sur ses attentes, souvent sommaires : il s'agit parfois d'une dernière étreinte, un dernier regard, une présentation. Puis il rompt le contact. Fin des légendes : pas de tables qui tournent, de lustres qui tremblent, ni d'yeux révoltés.

En revanche, faire passer des messages dans l'autre sens, depuis le monde des vivants, est assez difficile parce que notre aura n'a pas toujours l'intensité nécessaire. Ça, c'est la spécialité de Cynthia. Elle est incroyablement forte dans ce domaine et le discours est toujours d'une clarté stupéfiante. Un jour, elle avait engagé une discussion avec un scientifique sur les possibilités d'exploration des planètes du système solaire. J'avais assisté à la scène avec délectation : assise sur un fauteuil des années cinquante, elle clamait haut et fort : « En fait, on n'est jamais allé sur Mars ! ». Elle s'était endormie blottie sur le grand siège de cuir et proférait ses allégations sourcils froncés, la frange mutine, le ton déterminé. Elle rigole encore quand on en parle.

Dans certains cas rares et violents, quand le messager y est prédisposé, l'esprit s'incarne. C'est ce qui m'est arrivé deux fois. Pour une torride séance de séduction avec un pilote de course mort dans un accident et avec Athénaïs, dans son grand manoir en pleine tourmente de la guerre de 1870. Depuis, je me demande ce qu'elle veut pour ne plus me lâcher et revenir sans cesse à la charge. Ou peut-être n'ai-je pas compris ? Si l'incarnation n'était qu'un moyen ? Si le défunt qui m'interpelle n'était pas Athénaïs, mais Adolphe ou

Nicolas ?

Je passe la bague à mon doigt, c'est vrai qu'elle dégage quelque chose de spécial ! Mes yeux se posent sur le négligé que j'attache à mon cou. Je ne sais jamais comment les choses vont se passer ni quand elles vont se produire. Parfois je dois attendre deux ou trois nuits pour que la situation se débloque, mais j'ai vraiment hâte de savoir où ces deux objets vont m'emmener.

Un autre point me perturbe, comment cet homme savait-il où me trouver et quoi me demander ? D'abord la vente aux enchères, puis sa requête ? Drôles de coïncidences.

La légèreté de l'éther



Ce soir, je me couche nerveuse en espérant que le contact s'établisse. Je me détends en tentant de faire abstraction de toute pensée négative. Faire le vide est sans conteste l'étape la plus longue et la plus fastidieuse, car mon subconscient est en activité permanente. Les frissons commencent à apparaître et la température de mon corps chute doucement. Mes battements cardiaques ralentissent.

Je sais que je vais partir : ça marche, l'homme avait raison, la bague est chargée et le défunt tente de m'appeler. Mon cœur ralentit, encore, encore... Je suis sûre que si une machine était branchée à moi en ce moment, on verrait mon activité vitale flirter avec la mort.

Maman dit que nous cessons de vivre quelques fractions de seconde pour libérer notre psyché. C'est pour ça que les messagers sont si rares. Chez nous, on connaît aussi beaucoup de cas de mort subite du nourrisson, un phénomène peu ou mal expliqué en général. Une hypothèse chez les Grasset consiste à dire que ces enfants, ces bébés, feraient l'expérience du « grand détachement » trop tôt et que leur âme ne parviendrait plus à retrouver le corps. Aussi, quand ma sœur Cynthia est née je suis restée trois jours à la veiller, de peur qu'elle ne meure.

La sensation de mes membres disparaît enfin, tout, autour de moi perd substance. C'est *le* moment. Deuxième étape : mon corps est autonome et mon esprit indépendant, la vision de l'entre-monde apparaît. C'est une sorte d'espace indéfini, ni esplanade ni hall de gare, envahi de corps diaphanes et de voix indistinctes.

La porte est ouverte, je m'y engage.

Le détachement se produit et j'entame la lévitation, puis d'un coup d'un seul, je chute. Vous avez déjà ressenti cette impression de tomber subitement ? Eh bien c'est ça, votre

âme s'élève et quitte votre corps. Sauf qu'en général, elle y est attachée parce que vous ne percevez pas l'entre-deux mondes et ne pouvez pas vous y aventurer : nous si. C'est le chemin des messagers.

Processus abouti, l'âme est libre et conquérante. Un instant les images sont obscures, puis la lumière se fait peu à peu. Mon nouveau karma va se remplir de sensations, les leurs. Je dois rencontrer ces gens, déambuler dans leur vie et surtout ne pas avoir peur. Vous seriez terrifiés si vous étiez à ma place, parce qu'ici il n'y a pas de cohérence possible, pas de continuum temporel : les lois de la physique sont complètement différentes. Mais surtout, dans mon état de sommeil apparent, je suis en réalité dans le coma. Tout réveil serait d'une brutalité inouïe et ferait brusquement remonter tous mes paramètres vitaux à un seuil trop élevé, trop vite, comme l'ascension qui suit une plongée en eaux profondes, sans aucun palier de décompression possible. Ce serait la mort assurée : ne jamais réveiller un messager.

**** De l'autre côté, 26 juin 1925

J'avance dans un long couloir, il est encore tôt dans la soirée, la nuit n'est pas tout à fait tombée, les jours sont longs et il fait chaud. L'ambiance est feutrée et douce, je passe à hauteur d'une demoiselle aux cheveux courts dont la frange forme des accroche-cœurs. Un prénom me parvient aux oreilles, mais je ne sais pas trop qui me parle, je viens d'arriver tout est encore trop flou. C'est... Marie. Elle me suit. Une lumière ocre passe par les grandes fenêtres du corridor.

J'entends la musique et les rires. L'odeur de l'alcool et de la cigarette envahit mes narines. Une fête ! Enfin, merci ! J'en ai marre des guerres et des séparations !

Je pousse le battant droit d'une porte et me retrouve littéralement plongée, aspirée dans une sauterie charleston ou le champagne et le whisky coulent à flots. Une jeune femme me bouscule en riant.

— Prend des Gauloises chérie ! lance-t-elle. Tu en as plein à ta disposition !

Je ris. Mince, il me faut un fume-cigarette pour les porter et je... sors le petit objet de bakélite de mon petit baise-en-ville où se côtoient divers accessoires. Je caresse les plumes qui ornent le bas de ma robe, elles sont d'une incomparable douceur. Arrivée au bar, je commande une coupe de champagne et je m'offre le plaisir d'une cigarette. À côté de moi, une amazone vêtue d'un costume trois-pièces me jette des regards langoureux.

— Bonsoir trésor !

Je lui réponds poliment :

— Bonsoir, belle amie !

C'est une invitation j'en ai conscience, j'ai juste envie de jouer. Elle a une peau fine et blanche sans défauts, des cheveux bruns coupés en carré court et de beaux yeux bleus rieurs. Je ne sais pas pourquoi j'ai envie de l'embrasser. Mais on me tire par la main.

— Viens danser, allez !

Je suis le groupe d'excités qui me tirent vers une estrade. C'est de la pure folie ! Je n'ai jamais vu autant d'extravagance dans une soirée. Des hommes débouchent des bouteilles de champagne et arrosent la foule, des femmes crient et se laissent courtiser galamment par des messieurs hypnotisés par la légèreté des tenues, l'éclat des sequins et autres perles qui envahissent leur tissu.

Nous dansons côte à côte, une femme et un homme avec moi. Les pas sont faciles et je n'ai aucun mal à m'accorder

avec eux. Je suis vite à bout de souffle, mais hilare. La trompette et le rythme enjoué de la batterie me galvanisent, tout ce monde me fait tourner la tête.

Quand tout à coup un homme attire mon attention. Grand, les épaules très larges, un profil découpé et des cheveux noirs plaqués en arrière... Une image projetée, celle d'Aurélien Lefèvre, l'homme que j'ai rencontré à la salle des ventes et qui nous a confié la bague. Il se meut comme une panthère, avec des mouvements lents et prudents, dans une sorte de précaution étudiée qui accentue le charme qui émane de sa silhouette. Ces incursions de l'inconscient sont un bon signe, celui que l'âme est toujours rattachée au monde des vivants. Mes yeux le quittent un instant pour ne pas perdre le fil de la chorégraphie. Je meurs de chaud, je comprends mieux pourquoi les robes sont à ce point légères.

Quand je relève les yeux, Aurélien a disparu. Déception à nouveau. Pourquoi ? C'est étrange, on dirait que cet homme m'attire. Une voix légère et grave à la fois me fait alors sursauter :

— Le collier négligé vous sied à ravir, Sacha.

Je me retourne et découvre Aurélien Lefèvre derrière moi. Je suis bouche bée, je ne sais pas quoi dire. Il parle à ma place :

— Dansez avec moi.

Il saisit mes mains sur un charleston d'Arthur Gibbs and his gang dont l'air tiré de la comédie musicale « Running Wild » est devenu anthologique aujourd'hui. C'est l'hymne des années vingt.

— Je ne sais pas bien danser Aurélien !

— Laissez-moi vous guider, regardez : un pied à l'extérieur puis vers l'intérieur, reculez...

Il avance d'un pas et nous nous retrouvons à quelques

centimètres l'un de l'autre. Puis il recule et je le suis, il poursuit ses explications :

— Levez, à droite puis à gauche... attention, on pivote !

J'éclate de rire en perdant légèrement l'équilibre.

Un hurlement déchire soudainement la foule et une grande partie des convives se précipite vers l'extérieur. J'interromps notre danse poliment :

— Désolée, je dois sortir !

Il me prend par la main :

— Je vous suis.

Nous descendons précipitamment les escaliers qui mènent à la terrasse et levons la tête : un homme est debout sur la corniche du toit, affublé d'espèces de grandes ailes rafistolées et recouvertes de toile. Il porte un casque, des lunettes et s'est enveloppé d'édredons. Surtout son postérieur en fait.

— J'hallucine ! Qu'est-ce que c'est que cet olibrius ?

Le doigt d'Aurélien remonte lentement le long de mon bras. C'est délicat et charnel à la fois, un geste discret qui accélère les battements de mon cœur, il se penche à mon oreille pour me répondre :

— C'est le meeting de Vauville² qui les rend fous. Il débute dans un mois et les expériences se multiplient. Parions que celui-ci va regretter la sienne. *On sait très bien que ça ne peut pas marcher ainsi !*

En effet, l'homme se lance et un choc sourd retentit suivi de cris. Tout le monde retient son souffle et accourt pour voir le résultat de la manœuvre. Mais fort heureusement l'homme

² Histoire de l'aviation – 21 août 1923 se tient le meeting de Vauville. Une des manifestations de voltige et d'aviation les plus célèbres et les plus fréquentées de l'histoire. Cette année-là, des pilotes s'affrontent aux commandes d'appareils sans moteur pour le titre de vol de durée. Le but est de se maintenir le plus longtemps possible dans le ciel normand. Alexis Maneyrol s'impose ainsi dans l'épreuve face au pilote de nationalité belge Victor Simonet.

a atterri sur un épais matelas. Ses coussins ont explosé et il a quitté son accoutrement pour se frotter les fesses. Je suis prise d'un fou rire.

**** Je me réveille peu à peu...

Fin du contact. Je me redresse dans mon lit pour allumer la lumière et j'observe la petite bague Art déco en souriant : *débrouille-toi avec ça Sacha !*

L'empreinte de l'interdit



J'entends à peine le téléphone sonner tant le tour que j'utilise pour polir le métal des bijoux est bruyant. Ma mère est en déplacement pour « vider » une maison, comme on dit. J'ai toujours adoré cette expression. Petite, je l'imaginai se déguiser en cambrioleuse pour emporter en douce tous les bibelots sur lesquels elle pouvait mettre la main. Je coupe le moteur et me précipite vers l'appareil les doigts couverts de pâte de polissage.

— « La voix des choses », Sacha Grasset, bonjour ?

Mon interlocuteur marque une pause au bout du fil avant de se présenter :

— Mademoiselle Grasset, je suis ravi de vous entendre, je suis monsieur Lefèvre.

Le timbre grave et chaud de mon interlocuteur me fait tressaillir et je retiens ma respiration un instant. C'est étrange d'avoir une proximité avec quelqu'un pendant un rêve et de se retrouver dans un contexte plus formel ensuite. Je me ressaisis :

— Monsieur Lefèvre, j'attendais votre appel. J'ai les réponses que vous attendiez, si vous désirez passer à la boutique, ce serait avec plaisir que...

Il ne me laisse pas finir et me coupe :

— En effet, je...

Il hésite un instant, toussant au bout du fil et reprend d'une voix douce :

— Je ne doute pas de vos compétences. Me serait-il possible de laisser ce bijou en dépôt chez vous ?

Je fronce les sourcils pour réfléchir à sa question :

— Oui, bien sûr. Souhaitez-vous que nous vendions votre bague ?

— Nullement.

Je relève le registre soutenu de son langage. Ce n'est pas

commun, mais très agréable. Supposant qu'il ne sera pas trop exigeant, je lui offre une option de garde.

— Dans ce cas, il nous est possible de la déposer au coffre. Pensez simplement à nous informer de votre venue pour que nous puissions l'avoir en notre possession le jour où vous souhaiterez la récupérer.

— Entendu, je ne suis pas de la région, je dois repartir ce soir, mais je serai de retour prochainement.

Je cale le combiné du téléphone sur mon épaule et j'attrape mon agenda pour prendre date, je sens le poul battre à ma gorge comme si je faisais de la tachycardie, une arythmie peut-être ? *Je dors mal, ce doit être ça.* Je lui propose un créneau :

— Dans ce cas, quelle date vous conviendrait pour que nous prenions rendez-vous ?

— Pour déjeuner. Vers, disons midi et demi. Si la boutique est fermée bien entendu.

Je mords ma lèvre supérieure, sa proposition me déstabilise, il n'est pas habituel qu'un client m'invite au restaurant. Je ne sais pas trop si je dois accepter. En choisissant une échéance courte, il attend une réponse rapide, ce qui réveille mon impulsivité : il doit le sentir et espérer que cela jouera en sa faveur.

Mince après tout, qu'est-ce que je risque ? À part manger plus qu'une simple banane en guise de repas ? Du coup, j'obtempère :

— Bien, pourquoi pas ? Puisque vous m'invitez, je vous laisse le choix du restaurant. Je vous attendrai au magasin.

— Parfait, je vous remercie, je serai ponctuel. Bonne fin de matinée, mademoiselle Grasset.

Il raccroche. Je suis stupéfaite par le sérieux de son ton, toujours égal et parfaitement serein. Il trahit une excellente

maîtrise de soi. Décidément, cet homme est surprenant. Je réintègre l'atelier et continue ma restauration. La concentration que nécessite mon travail me permet de faire abstraction de toute autre préoccupation. J'ai le sentiment d'être une sorte de Gepetto donnant vie à la matière. Les bijoux parfois ternis, éraflés, les pierres égrissées, retrouvent leur éclat, leur lustre. Les gemmes sont à nouveau chatoyantes et translucides, celles qui manquaient retrouvent leur place.

Parfois mon travail soulève une angoisse : et si je les chargeais à mon tour en les manipulant ? Un messenger peut-il entrer dans l'au-delà d'un autre ? Quelles en seraient les conséquences ?

Je ne sais pas qui possède les réponses à ces questions. Ma mère elle-même, comme moi, n'en maîtrise pas la totalité. Nous n'avons pas les mêmes prédispositions, dans ma famille je suis la seule messagère à pratiquer l'incarnation. *À part Julie*. Mais ma tante a dépassé la limite : voilà plusieurs années elle s'est attachée à un mort. Elle a tout essayé pour rester auprès de lui, mais rien n'a été possible. Ses expériences l'ont fait basculer peu à peu dans la folie. Et puis un jour, elle a quitté son domicile. Il a fallu des semaines pour la retrouver : son corps décharné, privé d'eau et de nourriture, elle se terrait dans un recoin sombre de la chambre sinistre d'un squat malfamé. Les junkies qui vivaient là pensaient qu'elle faisait un bad trip. Ma mère a donc pris l'initiative de la faire admettre dans un établissement spécialisé, à vingt-deux ans.

Ne jamais s'attacher aux défunts. Règle numéro un.

Je ne suis allée voir Julie qu'une seule fois. Elle semblait stable et lucide, brochant des fleurs au point de tige sur un carré de coton. Assise à l'ombre d'un grand cèdre dans le

jardin de l'hôpital, on aurait pu oublier le contexte, si ce n'était le nombre d'hommes en blouse blanche et le visage hagard de certains patients.

Pensive, je pose le bijou sur l'établi où sont accumulés les outils, les matériaux et les apprêts dont je me sers. Je regarde par la petite fenêtre qui surplombe le plan de travail. Le ciel parfaitement bleu me fait espérer que nous pourrions manger en terrasse, au soleil.

Après avoir lavé et essuyé la bague sur laquelle je travaille depuis quelques heures, je décide de la passer à la soufflette pour la sécher. Dès que je le branche, le compresseur se met en route et le vacarme engendre une douleur sourde à ma tempe qui disparaît presque aussitôt.

Et si j'allais poser mes questions à Julie ? Si elle était en état de me délivrer les réponses que j'attends sur les raisons de mon incarnation répétée d'Athénaïs ? Si elle savait, elle, à quoi correspondent les ombres, les angoisses. Pourquoi je n'arrive pas à dépasser le point critique qui me permettrait d'aller au bout de la connexion ? Il faut que j'y parvienne, le contact est devenu trop fort et trop lourd. Même si je dois me séparer de cette famille pour aboutir au message ultime. À cette pensée mon cœur se serre et des souvenirs me reviennent : la caresse d'une main sur le front transpirant d'un petit garçon endormi, l'étreinte rassurante des bras de l'être aimé.

Ne pas s'attacher aux défunts, jamais.

Sauf que...